

* Commentaires du 7 août 2011 *

Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut



A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, L'intelligence des Écritures, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

1. Les textes de ce dimanche

1. 1 R 19, 9a.11-13a
2. Ps 84, 9ab-10, 11-12, 13-14
3. Rm 9, 1-5
4. Mt 14, 22-33

PREMIÈRE LECTURE : 1 R 19, 9a.11-13a

Premier livre des Rois

19

- 09 Lorsque le prophète Élie fut arrivé à l'Horeb, la montagne de Dieu, il entra dans une caverne et y passa la nuit.
- 11 La parole du Seigneur lui fut adressée : « Sors dans la montagne et tiens-toi devant le Seigneur, car il va passer. » À l'approche du Seigneur, il y eut un ouragan, si fort et si violent qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, il y eut un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre ;
- 12 et après ce tremblement de terre, un feu, mais le Seigneur n'était pas dans ce feu ; et après ce feu, le murmure d'une brise légère.
- 13a Aussitôt qu'il l'entendit, Élie se couvrit le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la caverne.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut :

1 R 19, 9a.11-13a

Ce récit est celui de la conversion d'Élie : car son zèle avait bien failli le perdre doublement ; la reine Jézabel voulait sa mort, et quant à lui, plus gravement, il s'était lui-même trompé sur Dieu.

Tout avait commencé par l'idolâtrie de la reine : Jézabel, païenne, fille du roi de Tyr, avait épousé le roi Achab, qui a régné à Samarie de 875 à 853 ; un fils d'Israël se devait de proscrire de son royaume toute idolâtrie ; car l'Alliance avec le Dieu UN, était exclusive de toute autre : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. » (Ex 20, 2). Sinon, quel témoignage le peuple élu porterait-il au milieu des nations ? Or, pour la plus grande honte du prophète et des fidèles du Seigneur, la reine avait introduit à la cour de nombreux prêtres de Baal : 400 prêtres de ce culte idolâtre paraient au palais et prétendaient désormais que Baal est le vrai Dieu de la fertilité, de la pluie, de la foudre et du vent. Quant au roi Achab, trop faible, il laissait faire ! Le mauvais exemple venait donc de haut.

Alors Élie s'était dressé pour défendre l'honneur de son Dieu, face à la paganisation croissante. Dressé avec tant de vigueur que le livre de Ben Sirac a pu dire de lui : « Alors se leva le prophète Élie, brûlant comme une torche. » (Si 48, 1 - 11). Il s'était fait le champion du Yahvisme : d'emblée, il se situe comme le représentant du Dieu d'Israël combien plus puissant que Baal ; il attaque sur le terrain même de l'idole des Cananéens en annonçant la sécheresse et la famine. Qui donc a le pouvoir de donner ou de retenir la pluie ? On va voir ce qu'on va voir. Inexorablement, les relations entre le prophète et la reine deviennent un concours de puissance entre le Dieu d'Israël et le Baal de Jézabel : « Mon Dieu à moi est le plus fort » devient leur refrain commun.

Le prophète avait gagné la première manche dans le sacrifice du Carmel où le Dieu d'Israël avait embrasé le bûcher du prophète devant les quatre cents prêtres de Baal, médusés ; et sur sa lancée, Élie les avait tous massacrés ; mais désormais, il devait fuir la vengeance de la reine. Et dans sa fuite, il en arrivait à désirer la mort : « Je n'en peux plus ! Maintenant, Seigneur, prends ma vie, car je ne vauds pas mieux que mes pères. » (1 R 19, 4). Peut-être est-il en train de prendre conscience que, lui aussi, comme ses pères, a exigé que Dieu opère des prodiges. Il lui reste à découvrir que la puissance de Dieu est faite de douceur, celle qui « ne crie pas, n'élève pas le ton, ne fait pas entendre dans la rue sa clameur, ne brise pas le roseau ployé, n'éteint pas la mèche qui s'étirole... » comme dit le prophète Isaïe (Is 42, 2-3).

Au bout d'une marche de quarante jours et quarante nuits, au mont Horeb, Dieu l'attendait : il aura fallu tout ce long chemin à Élie pour s'apercevoir qu'il n'a pas choisi le bon terrain et que peut-être lui-même se trompe de Dieu : comme ses adversaires, il imagine un Dieu de puissance. Mais Dieu ne l'abandonne pas, le soutient toujours et, peu à peu le convertit jusqu'à se révéler à lui dans la vision émouvante du mont Horeb (1 R 19, 12) ; dernière préparation à la rencontre, la question du Seigneur à Élie réfugié dans une caverne : « Pourquoi es-tu ici, Élie ? » Élie répondit : « Je suis passionné pour le Seigneur, le Dieu des puissances ; les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont démolé tes autels et tué tes prophètes par l'épée ; je suis resté moi seul et l'on cherche à m'enlever la vie. » Puis vient cette curieuse démonstration de puissance qui fait inévitablement penser à une autre manifestation de Dieu, quelques siècles plus tôt, sur cette même montagne (Ex 19). Mais non, Dieu n'est ni dans l'ouragan, ni dans le feu ni dans le tremblement de terre, mais dans le murmure d'une brise légère. Alors, à son prophète renouvelé par cette vision, le Seigneur peut reposer la même question : « Pourquoi es-tu ici, Élie ? » Et de nouveau le prophète répond : « Je suis passionné pour le Seigneur, le Dieu des puissances ; les fils d'Israël ont

abandonné ton alliance, ils ont démoli tes autels et tué tes prophètes par l'épée ; je suis resté moi seul et l'on cherche à m'enlever la vie. » Mais cette fois, il est prêt à reprendre sa mission au service du Dieu, non pas du feu et de la violence, mais de la brise légère. Il sait désormais que la puissance de Dieu n'est pas celle qu'on croit.

C'est l'honneur et la gloire du peuple élu d'avoir livré au monde cette révélation dont ils ont été les premiers bénéficiaires, avec Élie.

Dernière remarque : aucune traduction ne peut rendre la délicatesse de l'expression qui a été rendue ici par la formule « le murmure d'une brise légère » ; le texte hébreu parle du « son d'une poussière de silence ». C'est dire à quelle douceur nous devons tendre si nous voulons être à l'image de notre Père du ciel !

PSAUME :

Ps 84, 9ab-10, 11-12, 13-14

Psaume 84/85

R/ *Fais-nous voir, Seigneur, ton amour, et donne-nous ton salut*

- 9a J'écoute : que dira le Seigneur Dieu ? +
9b Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple et ses fidèles ; *
10 Son salut est proche de ceux qui le craignent,
et la gloire habitera notre terre.
- 11 Amour et vérité se rencontrent,
justice et paix s'embrassent ;
12 la vérité germera de la terre
et du ciel se penchera la justice.
- 13 Le Seigneur donnera ses bienfaits,
et notre terre donnera son fruit.
14 La justice marchera devant lui,
et ses pas traceront le chemin.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut :

Ps 84, 9ab-10, 11-12, 13-14

Le psaume 84 (85) a été écrit après le retour d'Exil du peuple d'Israël : ce retour tant attendu, tant espéré. Ce devait être un merveilleux recommencement : c'était le retour au pays, d'abord, mais aussi le début d'une nouvelle vie... Dieu effaçait le passé, on repartait à neuf... La réalité est moins rose. D'abord, on a beau prendre de « bonnes résolutions », rêver de repartir à zéro (nous en savons tous quelque chose !), on se retrouve toujours à peu près pareils... et c'est très décevant. Les manquements à la Loi, les infidélités à l'Alliance ont recommencé, inévitablement.

Ensuite, il faut dire que l'Exil à Babylone a duré, à peu de chose près, cinquante ans (de 587 à 538 A.C.) ; ce sont des hommes et des femmes valides, d'âge mûr pour la plupart, qui ont été déportés et qui ont survécu à la marche forcée à travers le désert qui sépare

Israël de Babylone... Cela veut dire que cinquante ans après, au moment du retour, beaucoup d'entre eux sont morts ; ceux qui rentrent au pays sont, soit des jeunes partis en 587, mais dont la mémoire du pays est lointaine, évidemment, ou bien des jeunes nés pendant l'Exil. C'est donc une nouvelle génération, pour une bonne part, qui prend le chemin du retour. Cela ne veut pas dire qu'ils ne seraient ni très fervents, ni très croyants, ni très catéchisés... Leurs parents ont eu à cœur de leur transmettre la foi des ancêtres ; ils sont impatients de rentrer au pays tant aimé de leurs parents, ils sont impatients de reconstruire le Temple et de recommencer une nouvelle vie. Mais au pays, justement, ils sont, pour la plupart des inconnus, et, évidemment, ils ne reçoivent pas l'accueil dont ils avaient rêvé ; par exemple, la reconstruction du Temple se heurtera sur place à de farouches oppositions.

Dans le début de notre psaume d'aujourd'hui, on ressent bien ce mélange de sentiments ; voici des versets qui ne font pas partie de la liturgie de ce dimanche, mais qui expliquent bien le contexte : le retour d'Exil est une chose acquise : « Tu as aimé, Seigneur, cette terre, tu as fait revenir les déportés de Jacob ; tu as ôté le péché de ton peuple, tu as couvert toute sa faute ; tu as mis fin à toutes tes colères, tu es revenu de ta grande fureur. » (v. 2-4). Mais, pour autant, puisque les choses vont mal encore, on se demande si Dieu ne serait pas encore en colère : « Seras-tu toujours irrité contre nous, maintiendras-tu ta colère d'âge en âge ? » (v.6). Alors on supplie : « Fais-nous voir, Seigneur, ton amour, que nous soit donné ton salut. » (v.8).

Et on demande la grâce de la conversion définitive : « Fais-nous revenir, Dieu notre salut » (v.5) ; toute la première partie du psaume joue sur le verbe « revenir » : « revenir » au sens de rentrer au pays après l'exil, c'est chose faite ; « revenir » au sens de « revenir à Dieu », « se convertir » ; c'est plus difficile encore ! Et on sait bien que la force, l'élan de la conversion est une grâce, un don de Dieu. Une conversion qui exige un engagement du croyant : « J'écoute... que dira le Seigneur Dieu ? » « Écouter », en langage biblique, c'est précisément l'attitude résolue du croyant, tourné vers son Dieu, prêt à obéir aux commandements, parce qu'il y reconnaît le seul chemin de bonheur tracé pour lui par son Dieu. « Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple et ses fidèles » ; mais le compositeur de ce psaume est réaliste ! Il ajoute « Qu'ils (les fidèles) ne reviennent jamais à leur folie ! » (9c).

La fin de ce psaume est un chant de confiance superbe, en quelque sorte « le chant de la confiance revenue », la certitude que le projet de Dieu, le projet de paix pour tous les peuples avance irrésistiblement vers son accomplissement. « La gloire (c'est-à-dire le rayonnement de la Présence de Dieu) habitera notre terre (10)... La justice marchera devant lui et ses pas traceront le chemin. (14)... Amour et Vérité se rencontrent, Justice et Paix s'embrassent. (11) : le psaume parle au présent ; pourtant, il n'est pas dupe, il n'est pas dans le rêve ! Il anticipe seulement ! Il entrevoit le Jour qui vient, celui où, après tant de combats et de douleurs inutiles, et de haines imbéciles, enfin, les hommes seront frères !

Pour les Chrétiens, ce Jour est là, il s'est levé lorsque Jésus-Christ s'est relevé d'entre les morts, et, à leur tour, les Chrétiens ont chanté ce psaume, et pour eux, désormais, à la lumière du Christ, il a trouvé tout son sens. Le psaume disait : « Son salut est proche de ceux qui l'aiment » (10) et justement le nom de Jésus veut dire « Dieu-salut » ou « Dieu sauve » ; le psaume disait : « La vérité germera de la terre » ; Jésus lui-même a dit « Je suis la Vérité » et le mot « germe », ne l'oublions pas, était l'un des noms du Messie dans l'Ancien Testament ; le psaume disait « La gloire habitera notre terre », et Saint Jean, dans son Évangile dit « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa

gloire, cette gloire qu'il tient du Père » (Jn 1, 14) ; le psaume disait : « J'écoute, que dira le Seigneur Dieu ? » ; Jean appelle Jésus la Parole, le Verbe de Dieu ; le psaume disait : « Ce que Dieu dit, c'est la paix pour son peuple » ; lors de ses rencontres avec ses disciples, après sa Résurrection, la première phrase de Jésus pour eux sera « La paix soit avec vous » ; décidément, toute la Bible nous le dit, la paix, cette conquête apparemment impossible pour l'humanité, est pourtant notre avenir, à condition de ne pas oublier qu'elle est don de Dieu.

DEUXIÈME LECTURE :

Rm 9, 1-5

Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains

9

- 01i Frères, j'affirme ceci dans le Christ, car c'est la vérité, je ne mens pas, et ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit Saint.
- 02 J'ai dans le cœur une grande tristesse, une douleur incessante.
- 03 Pour les Juifs, mes frères de race, je souhaiterais même être maudit, séparé du Christ :
- 04 ils sont en effet les fils d'Israël, ayant pour eux l'adoption, la gloire, les alliances, la Loi, le culte, les promesses de Dieu ;
- 05 ils ont les patriarches, et c'est de leur race que le Christ est né, lui qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement. Amen.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut :

Rm 9, 1-5

Les huit premiers chapitres de la lettre aux Romains ont décrit, pas à pas, la démarche de la grâce, le déroulement du dessein d'amour de Dieu, depuis Adam et Abraham, jusqu'au Christ ressuscité des morts qui donne l'Esprit : tout ceci n'avait qu'un seul but, que toute la création soit assurée de sa libération définitive et de son accès à la gloire de Dieu.

Devant tout cela, Paul a dit son émerveillement, mais une grave question le préoccupe douloureusement : qu'en est-il désormais de la destinée du peuple Juif ? Nous savons ce qui est lui arrivé à lui, Saül, ce juif fidèle à l'extrême, lorsque, sur la route de Damas, il a vu s'écrouler toutes ses certitudes... Il a compris, ce jour-là, que croire au Christ n'est pas un reniement de sa foi juive, bien au contraire, puisque Jésus accomplit en sa personne, par sa vie, sa mort et sa résurrection, toutes les promesses contenues dans les Écritures. Désormais ce sera l'essentiel de sa prédication : « Je vous rappelle, écrit-il aux Chrétiens de Corinthe, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, auquel vous restez attachés et par lequel vous serez sauvés... Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'ai reçu moi-même : Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. Il est apparu à Céphas et aux douze... En tout dernier lieu il m'est aussi apparu, à moi, l'avorton. Ce que je suis, je le dois à la grâce de Dieu » (1 Co, 15, 1... 9). Et lorsqu'il aura à répondre au tribunal de son activité d'apôtre, après son arrestation par les autorités juives à Jérusalem, Paul déclarera : « Fort de la protection de Dieu, je continue à rendre témoignage devant petits et grands : les prophètes et Moïse ont prédit ce qui devait arriver, et je ne dis rien de plus. » (Ac 26, 22).

Mais ses frères juifs, dans leur grande majorité, non seulement ne l'ont pas suivi, mais, pour beaucoup d'entre eux sont devenus ses pires persécuteurs. À la date à laquelle Paul rédige sa lettre aux Romains, on n'en est pas encore à la séparation officielle entre juifs et chrétiens, quand ceux-ci seront chassés des synagogues et qualifiés d'apostats dans la prière juive ; mais Paul souffre profondément de l'hostilité qu'il rencontre dans toutes les communautés juives où il tente d'annoncer la Bonne Nouvelle. Alors, il se pose la question : ses coreligionnaires sont-ils réprouvés pour toujours ? Que sont devenues les promesses et les initiatives de Dieu vis-à-vis du peuple qu'il a choisi ? Cette question est d'autant plus aiguë pour Paul qu'il a d'abord fait partie du clan des persécuteurs des Chrétiens ; et c'était au nom de sa foi !

La réponse à cette question, Paul va la chercher logiquement dans l'Écriture et dans l'histoire d'Israël ; il évoque en premier lieu l'adoption de ce peuple par son Dieu : « Vous êtes des fils pour le Seigneur votre Dieu », disait le livre du Deutéronome (Dt 14, 1), et encore : « Tu es un peuple consacré au Seigneur ton Dieu ; c'est toi que le Seigneur a choisi pour devenir le peuple qui est sa part personnelle entre tous les peuples qui sont à la surface de la terre. Si le Seigneur s'est attaché à vous et s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples ; car vous êtes le moins nombreux de tous les peuples. Mais si le Seigneur, d'une main forte, vous a fait sortir de la maison de servitude, de la main de Pharaon, roi d'Égypte, c'est que le Seigneur vous aime et tient le serment fait à vos pères. » (Dt 7, 6-8). C'est une véritable tendresse paternelle pour Israël que décrivent les prophètes : « Quand Israël était jeune, je l'aimais, et d'Égypte j'ai appelé mon fils... C'est moi qui avais appris à marcher à Ephraïm... je le menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour. J'étais pour eux comme ceux qui élèvent un nourrisson contre leur joue. » (Os 11, 1... 5).

Est-t-il possible que Dieu ait oublié tout cela ? Comment expliquer qu'il semble ne pas réagir devant son peuple qui s'égaré ? Pourtant, en plus de cette adoption merveilleuse, ils ont pour eux, dit Paul, « la gloire, les alliances, la Loi, le culte, les promesses de Dieu ; ils ont les patriarches, et c'est de leur race que le Christ est né. » Non, ce n'est pas possible que Dieu oublie ce peuple, lui-même l'a promis : « La femme oublie-t-elle de montrer sa tendresse à l'enfant de sa chair ? Même si celles-là oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas. » (Is 49, 15) ; « Quand les montagnes feraient un écart et que les collines seraient branlantes, mon amitié loin de toi jamais ne s'écartera et mon alliance de paix jamais ne sera branlante, dit celui qui te manifeste sa tendresse, le Seigneur ; » (Is 54, 10).

Oui, c'est sûr, d'une manière mystérieuse pour nous, mais de manière certaine, Israël reste aujourd'hui encore, le peuple élu : car, comme le dit la lettre à Timothée, « Dieu reste fidèle car il ne peut se renier lui-même. (2 Tm 2, 13).

ÉVANGILE :
Mt 14, 22-33

Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu

14

22i Aussitôt après avoir nourri la foule dans le désert, Jésus obligea ses disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules.

- 23 Quand il les eut renvoyées, il se rendit dans la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul.
- 24 La barque était déjà à une bonne distance de la terre, elle était battue par les vagues, car le vent était contraire.
- 25 Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer.
- 26 En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils disaient : « C'est un fantôme », et la peur leur fit pousser des cris.
- 27 Mais aussitôt Jésus leur parla : « Confiance ! c'est moi ; n'ayez pas peur ! »
- 28 Pierre prit alors la parole : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur l'eau. »
- 29 Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus.
- 30 Mais, voyant qu'il y avait du vent, il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauve-moi ! »
- 31 Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »
- 32 Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba.
- 33 Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ! »

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mt 14, 22-33

Les quatre évangélistes ont raconté la multiplication des pains. Saint Jean termine son récit en disant : « Jésus, sachant qu'on allait venir l'enlever pour le faire roi, se retira à nouveau seul dans la montagne. » (Jn 6, 15). Saint Matthieu précise que Jésus « obligea ses disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive, pendant qu'il renverrait les foules. » Jésus sait que son Royaume « n'est pas de ce monde » (Jn 13, 36), il refuse donc de se laisser faire quand on parle de le couronner ; mais il sait aussi fort bien que ses disciples ne l'ont pas encore compris. Même après la résurrection, ils auront encore l'espoir que le Messie va inaugurer un règne nouveau, assurant politiquement le triomphe du peuple d'Israël ; au jour de l'Ascension, les Actes des apôtres nous racontent : « Ils étaient donc réunis et lui avaient posé cette question : Seigneur, est-ce maintenant le temps où tu vas rétablir le Royaume pour Israël ? » Il n'est donc pas étonnant que Jésus, pour éviter que ses disciples ne se laissent emporter par l'enthousiasme populaire, les oblige à quitter prestement les lieux, avant même la dispersion de la foule.

Mais il ne les abandonne pas. Il commence par prendre lui-même du recul dans la solitude de la montagne. « Il était là, seul », nous dit l'évangéliste ; nous savons l'intensité de ces moments où Jésus se retire : il vient puiser, dans le cœur à cœur avec son Père, lumière et force pour continuer sa mission. Plusieurs fois cette prière dans la montagne précède des moments qu'il sait décisifs. Par exemple au moment de partir prêcher à travers toute la Galilée (Mc 1, 35) ou à la veille du choix des apôtres (Lc 6, 12).

Effectivement, cette nuit-là, Jésus va faire faire un pas décisif à la foi de Pierre et des disciples, il va les faire passer « sur une autre rive », celle des chemins de Dieu qui ne sont pas nos chemins, des pensées de Dieu qui ne sont pas nos pensées. La rive où les disciples vont pouvoir dire : « Vraiment tu es le Fils de Dieu. » Matthieu plante le décor : la tempête

s'est levée sur le lac, la navigation est devenue difficile et dangereuse, et les heures de la nuit se sont écoulées sans que la barque ait pu atteindre sa destination.

« Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer. » Les trois évangélistes qui racontent l'événement, Matthieu, Marc et Jean, prennent bien soin de préciser qu'il se produit « à la fin de la nuit ». C'est que pour eux, désormais, tout lever du jour évoque le matin par excellence, Pâques, matin de l'éveil à la vraie vie. C'est au terme de la lutte pour la vie dans la tempête et les ténèbres que Jésus rejoint ses apôtres ... et il le fait « en marchant sur la mer ». Pour l'homme de la Bible, la mer et surtout la mer déchaînée, symbolise la mort. À la lumière du mystère pascal les évangélistes ont certainement reconnu dans l'événement le nouveau Moïse qui sauve son peuple à travers les flots de la mer Rouge ou le nouveau Josué qui fait entrer le peuple dans la Terre Promise, à travers les eaux du Jourdain : deux passages sur « l'autre rive », celle de la liberté et celle de l'abondance. Encore ces merveilles de Dieu étaient-elles accomplies « à pied sec », un couloir ayant été établi miraculeusement au milieu des eaux. Jésus, lui, marche sur la mer, ce qui signifie que les puissances de mort qui résident dans les flots ne l'arrêtent pas. Il les domine.

Mais pour l'instant, le sentiment qui étreint les passagers de la barque est la peur : « En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils disaient : C'est un fantôme et la peur leur faisait pousser des cris. Mais aussitôt Jésus leur dit : « Confiance, c'est moi, n'ayez pas peur. » Ces seuls mots apaisent au moins Pierre. Il a une telle confiance dans son Maître qu'il n'hésite pas à s'adresser à lui : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur l'eau. » On sait la suite : Pierre descend de la barque, marche vers Jésus, mais au bout de quelques pas il est pris de panique, il commence à enfoncer et il appelle Jésus à son secours. Alors la main du Seigneur se tend vers son disciple et sa bouche prononce un reproche manifestement très tendre : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Les premières communautés chrétiennes déjà soumises aux flots de la persécution savaient d'expérience combien il est difficile d'aller jusqu'au bout de la foi. Il n'était pas inutile de nourrir leur courage par de tels récits.
